

Introduction à l'économie

Unité 1B - La chute de Rome et les parallèles modernes

La chute de Rome et les parallèles modernes

Dr. Lawrence Reed

Transcription de la vidéo en anglais

Merci beaucoup, Chip, Mark et Joanne. Félicitations à George Gilder pour avoir remporté un prix qui porte le nom de notre fondateur, Leonard E. Read. Il a été fait référence à son célèbre essai, I, Pencil. Et je suis heureux de dire qu'au stand de la FEE, nous avons beaucoup d'exemplaires si vous n'avez pas lu cet essai classique publié pour la première fois en 1958.

Je sais que Mark a été déçu, à juste titre, que la conférence ait dû être déplacée du Caesar's Palace au Planet Hollywood. Il aurait été tout à fait approprié de discuter des parallèles avec Rome dans un lieu qui porte le nom d'un ancien Romain qui a contribué à faire tomber la république.

Mais plus j'y réfléchissais, plus il m'apparaissait que le changement de lieu n'aurait pas pu être mieux planifié. À bien des égards, Rome, à la fin de sa vie, ressemblait beaucoup à Hollywood aujourd'hui. Pensez-y : décadents, fêtes débridées, spectacles d'ivrognes, sexe et violence gratuits, célébration de la stupidité, célébrations serviles des détenteurs du pouvoir léchant les bottes des barbares étrangers. Un endroit tellement tordu qu'il a dû sembler, pour les gens honnêtes, être une autre planète.

Nous voici donc au Planet Hollywood. Je pense que c'est parfait.

Veillez prendre note de cette citation incisive de l'historien romain Tite-Live, il y a deux mille ans, à peu près à l'époque de la naissance du Christ. C'était environ une génération après que la République romaine, vieille de plusieurs siècles, se soit effondrée et ait cédé la place à une dictature. Voici ce que dit Tite-Live. "L'étude du passé présente un avantage exceptionnellement bénéfique et fructueux. On y trouve, à la lumière de la vérité historique, des exemples de tous les types possibles. A partir de là, vous pouvez choisir pour vous-même et pour votre pays ce qu'il faut imiter et aussi ce qu'il faut éviter comme étant malicieux dans sa conception et désastreux dans ses conséquences".

L'histoire de la Rome antique s'étend sur 1 000 ans. Environ 500 ans en tant que république et 500 ans en tant qu'autocratie impériale, la naissance du Christ se situant presque exactement au milieu. Les parallèles les plus étroits entre les civilisations romaine et américaine se trouvent dans la première moitié du millénaire de Rome en tant que république. Nous, à notre époque, pouvons tirer les leçons les plus instructives de cette période. La tyrannie de l'empire est apparue après la destruction de la république, et c'est la conséquence vraiment terrible de la décadence que l'Amérique peut encore éviter.

Rome et l'Amérique sont toutes deux nées de la révolte contre la monarchie. Les Américains contre les Britanniques et les Romains contre les Étrusques. Inquiets de la concentration de l'autorité, ils ont tous deux instauré des républiques dotées d'un système d'équilibre des pouvoirs, d'une séparation des pouvoirs et d'une protection de certains droits, au moins pour un grand nombre de personnes, si ce n'est pour l'ensemble. Malgré des lacunes, l'instauration de la république romaine au VI^e siècle avant J.-C. et de la république américaine au XVIII^e siècle après J.-C. a représenté les plus grandes avancées pour la liberté individuelle dans l'histoire du monde. Dans les deux cas, une prospérité et une influence sans précédent en ont résulté. Après avoir recouvré leur liberté, les Romains ont partagé les postes de pouvoir entre deux hommes - les consuls. L'un devait contrôler l'autre et aucun des deux ne devait servir plus d'un an, sauf en cas d'urgence".

"Des organes législatifs - le Sénat et les Assemblées de représentants élus - ont été créés. D'ailleurs, le Sénat a conservé son nom, mais pas son pouvoir, pendant les 1 000 ans de l'histoire romaine. Alors même que la liberté disparaissait, les derniers tyrans n'ont pas pu se résoudre à abolir les anciens symboles du républicanisme.

Ainsi, si l'Amérique perd un jour sa république, je ne serais pas surpris qu'elle conserve sa Chambre et son Sénat. Comme dans le cas de Rome, nos organes législatifs pourraient même ratifier formellement l'extinction définitive de la liberté contre laquelle ils votent depuis des décennies.

Maintenant, en 10 ou 15 minutes, comment peut-on condenser et expliquer 1000 ans d'histoire, sans parler des observations sur la direction que pourrait prendre notre propre histoire ? Seul Mark Skousen s'attendrait à ce que je fasse cela. Si vous vous arrêtez au stand de la FEE dans la zone d'exposition, vous pourrez vous procurer cette petite brochure, Sommes-nous Rome, qui vous donnera beaucoup plus de dates et de détails que je n'ai le temps d'en parler ici.

Mais j'ai décidé d'organiser ce que je veux partager avec vous autour de ce que j'appelle les trois leçons les plus tenaces de l'histoire. Permettez-moi de vous les présenter, puis de revenir brièvement sur chacune d'entre elles et de les rattacher à la République romaine.

1. Aucun peuple ayant perdu son caractère n'a conservé ses libertés.

2. Le pouvoir qui est entravé et distribué est préférable au pouvoir qui est illimité et centralisé.

3. Le moment présent est rarement aussi important que le lendemain. Planifiez en conséquence.

Je réponds à la première des trois questions : aucun peuple ayant perdu son caractère n'a conservé ses libertés. Le caractère, tel que je l'utilise, incarne le trait de caractère de la vertu, qui vient du latin *virtus*, signifiant honnêteté courageuse. Les premiers Romains de la république l'estimaient par-dessus tout. Elle était couramment enseignée à la maison par les mères et les pères. En effet, toute l'éducation formelle s'est déroulée à la maison pendant les deux premiers siècles et demi de la république. Les écoles ne sont apparues qu'au troisième siècle avant J.-C. et, même alors, elles n'ont été financées par l'État que bien après la fin de la république. Je suppose que la leçon à en tirer est que les écoles publiques ne sont pas nécessaires au déclin d'une civilisation, mais qu'elles y contribuent.

Les autres traits de caractère mis en avant par la Rome antique étaient la *gravitas* ou dignité, la *continentia* - autodiscipline, l'*industria* - diligence, la *benevolentia* - bonne volonté, la *pietas* - loyauté dans un sens du devoir, et la *simplicitas* - candeur.

Le lien entre le caractère et la liberté est extraordinairement puissant. La liberté, c'est-à-dire l'État de droit, le respect et la protection de la vie, de la propriété, des droits et des contrats d'autrui, est le seul arrangement social qui exige du caractère. Le seul. Aucun autre système, en particulier le socialisme, ne vous demande grand-chose d'autre que de vous taire, de payer vos impôts et d'aller vous faire tuer lorsque l'État l'ordonne.

L'absence de caractère produit le chaos et la tyrannie. Sa présence rend la liberté possible. Rome est partie de rien et s'est maintenue en tant que grande entité pendant des siècles grâce à sa force de caractère. Lorsque les Romains ont laissé les tentations de l'État-providence éroder leur caractère, lorsqu'ils ont abandonné la responsabilité, l'autodiscipline, l'autonomie, le respect de la propriété d'autrui et qu'ils ont commencé à utiliser le gouvernement pour voler Pierre pour payer Paul, ils se sont engagés sur une voie fatale et destructrice.

Dans les dernières années de la république, un voyou du nom de Clodius s'est présenté au poste de tribun. Il a soudoyé les électeurs en leur promettant du grain gratuit aux frais du contribuable et il a gagné.

Par la suite, les Romains ont été de plus en plus nombreux à adhérer à l'idée que voter pour gagner sa vie pouvait être plus lucratif que de travailler pour gagner sa vie. Les candidats aux fonctions romaines dépensaient des sommes considérables pour s'attirer les faveurs du public, puis pillaient la population pour tenir les promesses qu'ils avaient faites à la foule avide qui les avait élus. Alors que la république cédait la place à la dictature, une succession d'empereurs ont assis leur pouvoir sur les aides qu'ils

contrôlaient. À l'époque du Christ, près d'un tiers de la ville de Rome recevait des aides publiques.

L'historien H.J. Haskell décrit cette tournure tragique des idées et des événements en ces termes : "Moins d'un siècle après que la république se soit évanouie dans l'autocratie de l'empire, le peuple avait perdu tout goût pour les institutions démocratiques". À la mort d'un empereur, le Sénat débat de la question du rétablissement de la république. Mais les citoyens préfèrent le règne d'un despote extravagant qui continuera à les nourrir et à leur offrir des spectacles gratuits. La foule à l'extérieur réclamait un seul dirigeant du monde.

C'est effrayant, n'est-ce pas ? Il est effrayant de penser à la facilité avec laquelle un peuple robuste, lorsqu'il baisse sa garde et son caractère, peut être acheté et payé par l'État-providence. Et une fois qu'il s'est vendu pour ce pot-de-vin des politiciens, il n'est pas impossible de revenir en arrière, mais ce n'est pas facile non plus.

Passons maintenant à la deuxième leçon. Le pouvoir enchaîné et dispersé est préférable au pouvoir illimité et centralisé. Tout comme les Américains 2500 ans plus tard, les Romains ont vu juste lorsqu'ils ont déterminé, à la naissance de leur nation, que la concentration du pouvoir était le principal problème de gouvernance et la source d'une infinité d'autres problèmes. Ils ont compris, comme nous, la sagesse du célèbre avertissement de Lord Acton : "Le pouvoir corrompt, et le pouvoir absolu corrompt absolument".

J'aime toujours ajouter mon propre corollaire à cela : "Le pouvoir attire ceux qui sont déjà corrompus". Le pouvoir se concentre parce que c'est ce qu'il fait si le peuple n'est pas vigilant. À Rome, les villes et les provinces ont perdu leur indépendance vis-à-vis du gouvernement central après avoir demandé à ce dernier de les sortir de leurs difficultés financières. Le plus grand des historiens romains, Tacite, a noté à quel point la liberté a été sapée lorsque la législation romaine s'est détournée de la sécurité et du bien de tous pour se concentrer sur la satisfaction d'individus et de groupes d'intérêts particuliers.

Voici ce que dit Tacite à ce sujet. "Les lois étaient adoptées non seulement pour des objectifs nationaux, mais aussi pour des cas individuels. Et les lois étaient les plus nombreuses lorsque la République était la plus corrompue."

En l'an 33, une panique financière s'empare de Rome. Le gouvernement a réagi en émettant massivement des crédits à taux zéro. Cela vous rappelle quelque chose ? Les entreprises qui ont volontiers mordu à l'hameçon se sont retrouvées par la suite complètement piégées. Après tout, c'est celui qui paie le joueur de flûte qui décide de la musique.

Les dirigeants romains ont de plus en plus cherché à exercer leur pouvoir non seulement sur leur propre peuple, mais aussi sur d'autres. Ils se sont lancés dans une

aventure étrangère après l'autre. D'abord pour la sécurité de Rome, plus tard souvent pour la domination et le pillage.

Si l'on ajoute les coûts de l'empire à ceux de l'État-providence, on arrive à des factures que même le percepteur le plus puissant ne peut payer sans escroquer le peuple d'une monnaie saine.

L'empereur Néron, qui s'est un jour frotté les mains en déclarant : "Taxons. Taxons encore. Taxons jusqu'à ce que plus personne ne possède quoi que ce soit", a également été le premier empereur à avilir la monnaie romaine en réduisant sa teneur en argent. Le pouvoir est une chose extrêmement dangereuse entre les mains d'un gouvernement.

Passons maintenant à la troisième leçon. Le moment présent est rarement aussi important que le lendemain. Planifiez en conséquence. Les premiers Romains, comme les premiers Américains, construisaient, planifiaient et vivaient pour l'avenir. Ils sacrifiaient la satisfaction du présent pour que l'avenir soit meilleur. Puis, dans les deux sociétés, il est arrivé un moment où la vie dans l'instant présent a régné en maître. Le sentiment était le suivant : "Obtenez ce que vous pouvez maintenant, quel qu'en soit le coût ou la personne qui le paie, ou quelle que soit la situation imprévisible que cela peut entraîner pour vous ou pour d'autres demain. Si des problèmes surviennent, une génération future s'en occupera après notre départ".

Ces dernières années, nous avons beaucoup entendu parler de certaines entreprises trop importantes pour faire faillite. Mais en traitant ce problème imaginaire à court terme, nous avons confié des pans entiers de notre vie et de notre économie à un gouvernement dont on peut dire qu'il est trop grand pour réussir. Rome a fait exactement la même chose. "Vivre l'instant présent. Au diable l'avenir. Après moi, le déluge."

Maintenant, vous pourriez vous demander : "Y a-t-il une raison pour laquelle j'ai passé plus de temps sur cette première fois, sur cette première leçon, que sur la deuxième et la troisième ?" Oui, il y en a une. Le caractère est la clé. Il est tout. Il n'y a pas grand-chose de valable sans elle, y compris la liberté. À presque tous les égards, les normes que nous, citoyens, maintenons et attendons de ceux que nous élisons se sont fortement dégradées ces dernières années, n'est-ce pas ?

Bien que tout le monde se plaigne des politiciens qui flattent, peut-être le font-ils parce que nous sommes un peuple de plus en plus flatteur. Beaucoup sont prêts à détourner le regard lorsque les politiciens se comportent mal tant qu'ils sont du bon parti ou qu'ils livrent les biens que nous voulons personnellement. Notre culture nous concentre sans cesse sur l'insipide et l'irresponsable. Nos modèles feraient grincer des dents nos grands-parents. Nous prenons des raccourcis et sacrifions le caractère tout le temps pour le pouvoir, l'argent, l'attention ou d'autres gratifications éphémères. Un mauvais caractère conduit à une mauvaise politique et à une mauvaise économie, ce qui est

mauvais pour la liberté. Et sans caractère, une société libre n'est tout simplement pas improbable, c'est impossible.

Je terminerai en posant une question importante, puis en y répondant. Pour éviter le sort de la République romaine morte et enterrée, de quoi l'Amérique a-t-elle besoin aujourd'hui ? L'Amérique a besoin de plus d'hommes et de femmes qui n'ont pas de prix à payer, qui n'empruntent pas à l'intégrité pour payer l'opportunisme, qui ont des priorités claires et bien ordonnées, dont la poignée de main est un contrat à toute épreuve, qui n'ont pas peur de prendre des risques pour faire avancer ce qui est juste, qui sont honnêtes dans les petites affaires comme dans les grandes, qui traitent les droits et les biens d'autrui comme ils s'attendent à ce que les autres traitent les leurs. L'Amérique a besoin de plus d'hommes et de femmes dont les ambitions sont suffisamment grandes pour inclure les autres, qui savent gagner avec grâce et perdre avec dignité, qui ne croient pas que la timidité, la ruse et l'impitoyabilité sont les trois clés du succès, qui ont encore des amis qu'ils se sont faits il y a 20 ans, qui placent les principes et la cohérence au-dessus de la politique ou de l'avancement personnel, qui n'ont pas peur d'aller à contre-courant de l'opinion populaire et qui considèrent leur propre autonomie et leur responsabilité comme infiniment plus sacrées qu'une aumône du gouvernement. L'Amérique a besoin de plus d'hommes et de femmes qui ne renoncent pas à ce qui est juste pour obtenir un consensus parce que cela leur donne bonne mine, qui savent combien il est important de montrer l'exemple et non d'aboyer des ordres, qui ne vous feraient pas faire ce qu'ils ne feraient pas eux-mêmes, qui s'efforcent de transformer même les circonstances les plus défavorables en occasions d'apprendre et de s'améliorer, qui aiment vraiment la liberté et sont désireux de lui donner bien plus qu'un simple discours, et qui aiment même ceux qui ont commis une injustice ou une iniquité à leur égard. En d'autres termes, l'Amérique, si elle veut survivre au destin de la République romaine, a désespérément besoin de plus d'hommes et de femmes de caractère. Je vous remercie de votre attention.

Le Problème de l'Économie Moderne (Elise Daniel)

Pourquoi l'économie moderne est-elle si déroutante ?

J'ai étudié l'économie à James Madison University, et je me souviens d'avoir été si confus dans mes cours d'économie de niveau supérieur. Toutes ces lettres et ces courbes sur le tableau étaient écrasantes ! Preneurs de prix et chercheurs de rente, monopoles et oligopoles, régressions linéaires et non linéaires - mon cerveau était constamment en état de "surcharge d'informations".

Si je ne connaissais pas la signification de toutes les flèches et de tous les symboles figurant dans mes notes, comment puis-je m'attendre à ce qu'un non-économiste les comprenne ? Ou des réalités économiques plus complexes comme la crise financière de 2008 ? Ou les effets des plans de relance ?

L'économie est devenue un domaine réservé aux snobs universitaires et aux experts politiques, et non aux gens ordinaires. Pourquoi est-ce si déroutant ? Serait-ce parce que nous n'examinons qu'une toute petite partie du tableau ?

L'une de mes chansons préférées de l'auteur-compositeur-interprète Andrew Bird, "Give it Away", reflète indirectement mais avec précision ce qui ne va pas dans le domaine de l'économie aujourd'hui :

Je ne savais pas que ton amour était une marchandise... Qu'en est-il de l'inflation, oh... Vos tableaux et graphiques ne signifient rien pour moi...

Même si la chanson de Bird s'adresse à un individu, je pense que les paroles mettent en lumière des questions économiques au sens large.

Dans le premier couplet, Bird fait référence à la marchandisation d'une substance incommensurable : l'amour. Il n'est pas nécessaire d'être économiste pour comprendre comment des émotions telles que le plaisir, l'anxiété, la charité, la culpabilité et l'amour affectent la prise de décision économique.

Ces émotions ne peuvent être quantifiées, et c'est pourtant ce que l'économie moderne cherche à faire : quantifier ce qui n'est pas quantifiable. Les émotions sont quantifiées pour correspondre aux modèles économiques, ou bien les économistes éliminent complètement l'élément humain. Le deuxième verset révèle le résultat de cette sorte de déshumanisation économique : des tableaux et des graphiques qui ne signifient rien pour personne.

Le principal problème de l'économie moderne est qu'elle ne tient pas compte de l'ensemble du tableau humain. Elle a créé une espèce d'homme abstrait et parfaitement rationnel : *homo economicus*.

Investopedia définit *homo economicus* comme étant

L'être humain rationnel supposé par certains économistes... L'homo economicus, ou l'homme économique, est l'être humain figuratif caractérisé par la capacité infinie de prendre des décisions rationnelles. Certains modèles économiques reposent traditionnellement sur l'hypothèse que les êtres humains sont rationnels et tentent de maximiser leur utilité pour des gains monétaires et non monétaires.

L'économie moderne a réduit les êtres humains à des agents économiques unidimensionnels et parfaitement rationnels. Cependant, les êtres humains ne sont pas toujours des décideurs rationnels.

La Bible contient de nombreux exemples d'irrationalité humaine causée par notre nature pécheresse inhérente. Romains 1 :18 dit que les hommes "suppriment la vérité dans l'injustice". Même Paul lutte contre l'idée qu'il ne peut pas toujours choisir de faire ce qu'il veut.

Dans Romains 7 :19-20 il écrit,

En effet, je ne fais pas le bien que je veux mais je fais au contraire le mal que je ne veux pas. Or, si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi.

Les modèles économiques que nous utilisons aujourd'hui nient l'irrationalité qui est intrinsèquement liée à notre nature déchue. L'économie moderne fonctionne dans un cadre parfait avec des hypothèses absolues et entre en conflit avec notre comportement imprévisible et parfois irrationnel.

Un exemple d'irrationalité économique est le "paradoxe du choix". Selon le professeur Mark Pennington, le paradoxe du choix signifie que lorsque les consommateurs sont confrontés à un trop grand nombre de choix, ils peuvent ne pas prendre de décision du tout !

Je suis une victime perpétuelle du paradoxe du choix lorsque je fais mes courses chez Forever 21. Je m'effondre après avoir parcouru des rayons mal organisés pendant dix minutes. Je sors du magasin les mains vides, non pas parce que je n'ai pas trouvé ce dont j'avais besoin, mais parce que les choix étaient trop nombreux. C'est irrationnel car je ne parviens pas à satisfaire ma demande de consommation alors que j'en ai la possibilité.

En revanche, lorsque je fais mes courses dans des magasins plus petits offrant moins de choix, je suis souvent prompt à prendre une décision qui satisfait ma demande. L'économie moderne ne tient pas compte des réalités économiques telles que le paradoxe du choix, car elle suppose une prise de décision parfaitement rationnelle.

En outre, de nombreux désirs humains ne peuvent tout simplement pas être satisfaits par des objets purement économiques. Il est impossible de transformer ces désirs en marchandises ou de les quantifier dans un modèle, comme l'économie moderne cherche à le faire. Richard Neuhaus a fait une déclaration célèbre dans le *Centesimus Annus*,

Tout attribuer au facteur économique, c'est perpétuer le terrible mensonge des marxistes. À l'économie s'ajoutent le politique et, surtout, le culturel. Au cœur de la culture se trouvent la morale et la spiritualité.

Le problème est clair. L'économie moderne tente d'attribuer un nombre aux caractéristiques humaines et présume de la véritable nature de l'homme en affirmant qu' homo *economicus* est totalement rationnel. Nous nous retrouvons donc avec une grande importance accordée aux mathématiques et une représentation inexacte de la personne humaine. Demain, j'examinerai comment l'économie s'est égarée à ce point.

Pour en savoir plus, lisez [The Problem With Modern Economics \(tifwe.org\)](http://tifwe.org) ou [La macroéconomie moderne s'égar - Finances et développement - Décembre 2009 - William White \(imf.org\)](#)

L'homme Économique Contre le grand Dessein de Dieu (Elise Daniel)

Dans mon public précédent, j'ai expliqué *pourquoi* l'économie moderne est inutilement confuse pour les non-économistes.

En effet, l'économie néoclassique ne s'intéresse qu'à une petite partie de l'ensemble. Elle met fortement l'accent sur les mathématiques et ne tient pas compte de la nature multiforme de l'homme.

Il en résulte des tentatives d'attribuer un nombre à des êtres humains non quantifiables et une définition édulcorée de la personne humaine.

Répondons maintenant à la question la plus importante : comment en sommes-nous arrivés là ? Quels événements historiques ont conduit à un "homme économique" aussi déshumanisé ?

Le Journal of Economic Perspectives affirme que l'économie était étroitement liée à la psychologie pendant la période classique, qui s'étendait grosso modo des années 1750' aux années 1820'.

Par exemple, dans son livre *La théorie morale des sentiments*, Adam Smith adopte une approche psychologique de l'étude de la prise de décision économique, soulignant que le comportement est fortement influencé par les passions, et non par la seule analyse coût-bénéfice.

Au 20^e siècle, l'économie s'est éloignée de l'étude de la psychologie et les économistes ont cherché à refaçonner la discipline en tant que science naturelle, ce qui a eu de grandes conséquences.

Jacques Ellul décrit le contexte historique et les implications spirituelles de l'*homo economicus*, ou "homme économique", dans son livre *La société technologique*. Il écrit,

L'expression "homme économique" se référait généralement à un concept purement théorique... Elle a été élaborée en omettant certaines caractéristiques humaines, que l'homme possède indéniablement, afin de le réduire à son aspect économique de producteur et de consommateur.

Selon Ellul, l'homme économique a été formulé dans la seconde moitié du XIX^e siècle, sous l'impulsion d'une obsession matérialiste de la classe moyenne et de la dévalorisation de toutes les activités et tendances humaines autres qu'économiques. Il affirme qu'à cette époque

Rien ne s'est passé sans l'argent, tout s'est passé grâce à lui. Toutes les valeurs ont été réduites à des valeurs monétaires, non seulement par les théoriciens, mais aussi par la pratique. La seule occupation humaine semblait être de gagner de l'argent. Et celui-ci est devenu, en fait, le symbole de la soumission de l'homme aux économies, une soumission intérieure plus grave que l'extérieure.

La culture matérialiste a ouvert la voie à un nouveau climat spirituel. Ellul affirme que la moralité des bourgeois s'est effondrée lorsqu'ils ont commencé à considérer le travail comme une vertu et le seul sens de leur vie :

Le travail est la seule chose qui rende la vie digne d'être vécue ; il a remplacé Dieu et la vie de l'esprit. [Si la paresse est la mère de tous les vices, le travail est le père de toutes les vertus. Cette attitude a été poussée si loin que la civilisation bourgeoise a négligé toutes les vertus, à l'exception du travail.

Non seulement une partie importante de la classe moyenne a commencé à vénérer son travail, mais elle croyait aussi que Dieu exprimait sa satisfaction en distribuant de l'argent à ceux qui avaient bien travaillé, ce qui n'est pas sans rappeler l'"évangile de la prospérité" d'aujourd'hui. Ellul laisse entendre que la culture matérialiste a fourni un terrain fertile pour le développement de l'*homo economicus* simplifié et axé sur l'utilité de l'économie moderne.

L'étude et la pratique de l'économie ont évolué d'une science sociale à une science centrée sur les mathématiques en effaçant progressivement la vérité de l'humanité et de Dieu dans l'économie. Si *homo economicus* a éclipsé le dessein de Dieu sur l'humanité - complexe, compliqué et fait à son image - comment devrions-nous, en tant que chrétiens, aborder l'économie ?

Tiré de : <http://blog.tifwe.org/economic-man-and-gods-grand-design/>

Une soirée avec G.K. Chesterton

Acton Institute

Désolé d'être en retard. Il semble que je sois toujours en retard, quel que soit l'endroit où je suis censé me trouver. Je m'excuse et j'aimerais pouvoir vous dire que j'étais en train de débattre avec l'un ou l'autre de mes adversaires. Mais ce n'est pas le cas. J'étais simplement en train de me promener. Vous voyez, toutes mes portes mentales s'ouvrent sur un monde que je n'ai pas créé, mesdames et messieurs. Et je dois en être conscient à tout moment. Je suis donc allée me promener. Je n'étais pas très loin. J'ai entendu parler de ma femme, Frances. Puis-je vous parler un peu de ma nuit de noces ? Juste un peu. Nous sommes arrivés à l'hôtel... J'ai une conférence ici. Laissez-moi la poser. Je finirai peut-être par le faire.

Je disais que j'étais allé me promener lorsque nous sommes arrivés à l'hôtel et que j'avais décidé que je pouvais le faire. Il y a toutes sortes de choses merveilleuses dans ce monde. Le monde ne souffre pas du manque de merveilles. Il souffre du manque d'émerveillement. Alors oui, j'ai voulu voir où j'étais, et je suis parti. Et comme vous pouvez l'imaginer, je me suis désespérément perdue. Le temps que je retrouve le chemin de l'hôtel et de Frances, elle dormait à poings fermés. C'est l'histoire de ma nuit de noces. Je ne pensais même pas pouvoir la réveiller pour m'excuser. En fait, je n'ai cessé de m'excuser auprès d'elle depuis lors. Aujourd'hui, je suis ici ce soir pour donner une conférence et j'aurai sans doute des raisons de m'excuser auprès de vous aussi.

Oui, je me promenais simplement. J'aimerais pouvoir vous dire que je débattais avec M. Shaw. C'est une occasion où j'étais vraiment à l'heure. J'étais debout sur le podium lorsqu'il est entré, l'air encore plus efflanqué que d'habitude. J'ai fait mon commentaire et il m'a répondu. Je dois le dire. Il m'a fait revenir. Shaw incarnait un certain nombre de choses que je ne peux pas supporter. Mais c'était vraiment mon ami. Oui.

C'était certainement un ennemi politique dans un sens, mais c'était mon ami. Même si, à un moment donné, je vais parler un peu de la famille ce soir, il a essayé de convaincre Frances de divorcer. Il pensait que je ne m'occupais pas correctement d'elle d'un point de vue financier. N'est-ce pas intéressant ? Shaw, le socialiste, était au fond un capitaliste qui voulait toujours gagner de l'argent. Et moi, qui ne suis pas socialiste, je ne faisais pas assez attention, pensait-il, à faire gagner de l'argent à la pauvre Frances.

Comme vous le savez, je n'ai pas divorcé. Mais qu'est-ce qu'il a incarné que je ne peux pas supporter ? L'impérialisme ? Le féminisme ? Le socialisme ? Le végétarisme ? Connaissez-vous mon poème, Le végétarien logique ?

Vous me trouverez en train de boire du rhum comme un marin dans un bidonville Vous me trouverez en train de boire de la bière comme un Bavarois Vous me trouverez en train de boire du gin dans la plus basse des auberges Parce que je suis une végétarienne heureuse.

Je me suis donc débarrassé de ce soupçon de vin et j'ai essayé de grimper sur un panneau. J'ai essayé de saluer l'agent de police en l'appelant "Marion", mais il m'a fait une courbette et a refusé de me laisser parler parce que j'étais un végétarien rigide.

J'ai connu un jour un Dr Gluck, dont le nez avait un crochet et dont l'attitude n'avait rien d'aryen. Je lui ai donc donné tout le porc que j'avais sur ma fourchette parce que, voyez-vous, je suis végétarienne.

Le lait des vaches ne polluera pas plus ma maison privée que le lait des juments sauvages du barbare. Je m'en tiendrai au porto et au sherry car ils sont très, très, très, très, très végétariens.

Si j'étais païen, je louerais la vigne pourpre Mes esclaves creuseraient la vigne et je boirais le vin Mais Higgins est un païen, dont les esclaves deviennent maigres et gris Pour qu'il puisse boire du lait tiède exactement deux fois par jour.

Si j'étais païen, je couronnerais les boucles de Neaera, je remplirais ma vie d'aventures amoureuses, ma maison de danseuses Mais Higgins est un païen et les salles de conférences sont forcées Mais ses tantes qui ne sont pas mariées exigent d'être divorcées.

Si j'étais païen, j'enverrais mes armées et j'entraînerais derrière mes chars les chefs du nord. Mais Higgins est un païen, qui conduit sa morne plume et qui prête aux pauvres ce drôle d'argent qui les rend encore plus pauvres.

Si je devais mourir en païen, j'élèverais mon bûcher et, dans un grand tourbillon rouge, je m'envolerais vers le ciel. Mais Higgins est mort en païen et il était bien plus riche que moi, et pourtant on l'a mis au four et on l'a cuit comme une tarte.

Ce n'est pas à moi de réfléchir à cette énigme que j'écris, mais à la raison pour laquelle ce pauvre vieux païen devrait pécher sans plaisir. C'est à vous de réfléchir, maintenant que j'ai enfin terminé.

Oui, c'est le Chant de l'étrange ascète. Oh oui, j'aimerais débattre avec n'importe quel ennemi de l'Église. Laissez-moi réfléchir. Vous connaissez l'argument, on me l'a opposé un certain nombre de fois lorsque quelqu'un, l'un de mes adversaires, vient me voir au milieu d'un débat et me dit : "M. Chesterton, votre église est responsable de cette guerre. De cette violence, de cette croisade, etc. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?"

Je réponds : "Bien sûr. Qu'attendiez-vous d'un homme déchu ? Bien sûr, mon Église a commis des erreurs, mais ce qui est unique dans mon Église, c'est que nous les admettons". Oui, nous les admettons. D'autres pensent que nous devons nous aligner sur le monde. Oui, nous devons suivre ce que fait le monde. Mesdames et Messieurs, chaque fois que l'Église se marie avec le monde, elle est sûre d'être un jour veuve du monde.

Je ne veux pas d'une Église qui évolue avec le monde. Je veux une église qui bouge le monde. D'ailleurs, comment savoir dans quelle direction va le monde ? Il peut très bien aller dans la mauvaise direction, en suivant telle ou telle mode, telle ou telle fantaisie. Non, le monde ne progresse pas. Il vacille. Il oscille dans un sens et dans l'autre. D'ailleurs, comment savoir s'il progresse si l'on n'a pas d'étalon pour le juger ? Vous devez avoir une norme, et cette norme ne doit pas être le calendrier. Ce doit être un credo. Nous devons juger les choses non pas en fonction de ce que nous aimons avant-hier ou après-demain. Nous devons juger les choses selon qu'elles sont bonnes et utiles ou non. En ce sens, je suis un réactionnaire et je ne suis pas un enfant de mon âge. En réalité, l'Église est la seule chose qui, à mon avis, me sauve de l'esclavage dégradé d'un enfant de mon âge.

De nombreux ennemis de l'Église, par exemple, m'ont dit ou demandé à maintes reprises : "Vous ne croyez pas vraiment, Gilbert, à Adam et Ève, n'est-ce pas ?

"Bien sûr que si. C'est le bon sens." En outre, il nous donne l'image de l'homme parfait aux yeux de Dieu. Oui, l'homme parfait. Non pas que nous puissions le devenir, ni le surhomme de Nietzsche ou de Shaw. Mais nous avons l'image de l'homme parfait aux yeux de Dieu, ce que nous n'avons pas pour les autres créatures.

Par exemple, que diriez-vous si vous voyiez un homme s'apprêter à consommer son dixième whisky ? Je pense que vous lui donneriez une tape dans le dos et lui diriez : "Arrête. Sois un homme."

Mais si vous étiez témoin d'un crocodile sur le point de consommer son dixième explorateur, vous ne lui donneriez pas une tape sur le dos en lui disant : "Arrête. Sois un crocodile", n'est-ce pas ? Parce que, bien sûr, le crocodile était un crocodile.

Or, la foi en Christ est la seule religion - c'est une religion révélée, qui nous dit que l'omnipotence n'a pas rendu Dieu complet. Dieu, pour être un Dieu saint, a dû être autant un rebelle qu'un roi. D'ailleurs, c'est la seule religion qui a ajouté le courage à la liste des vertus du Créateur. Le courage, on me l'a reproché à plusieurs reprises. Et je plaiderai coupable de parler de paradoxes. Le courage lui-même, quand on y pense, est un paradoxe, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie le désir de vivre accompagné de la volonté de mourir.

J'en ai encore un pour vous avant que je... vous êtes ici pour une conférence et j'y viendrai rapidement. Mais le paradoxe, je pense, qui est le plus convaincant pour moi est le suivant. Ce n'est que depuis que j'ai connu l'orthodoxie que j'ai vraiment atteint l'émancipation mentale. C'est seulement depuis que j'ai connu l'orthodoxie que j'ai atteint la vraie liberté intellectuelle. Et plus encore, c'est seulement depuis que j'ai connu l'orthodoxie que j'en suis venu à expérimenter la joie. Je sais que l'homme moderne dit que la joie est une religion de païens alors que la tristesse est une religion de chrétiens. Pour moi, le cœur du paganisme est la tristesse, mais au cœur du christianisme se trouve la joie pure.

La joie est peut-être la petite publicité du païen, mais elle est le gigantesque secret du chrétien. Pourquoi les chrétiens sont-ils si joyeux ? Voici un paradoxe. Nous sommes joyeux, n'est-ce pas, parce que nous croyons au péché originel ?

Plus je vis, plus je suis convaincu que la doctrine du péché originel est la seule doctrine du christianisme que l'on puisse vraiment prouver. Elle nous donne la seule version joyeuse de la vie qui existe. Elle dit que le mauvais usage de la volonté peut être corrigé. Il dit que nos natures sont faites pour la béatitude. La bonne nouvelle de l'Évangile est la bonne nouvelle du péché originel. Et nous sommes joyeux, alors que les païens ne le sont pas.

Beaucoup de mes contemporains m'ont dit : "C'est terrible qu'aujourd'hui, les jeunes soient païens." Vous savez quoi ? En vérité, j'aimerais qu'ils soient païens. Parce que, voyez-vous, un païen avait le sentiment que le vin n'était pas seulement du vin. C'était un dieu. Et le maïs n'était pas seulement du maïs. C'était une déesse. Les païens comprenaient qu'il y avait quelque chose dans ce monde qui était plus réel que le réalisme. Mais je crains que les jeunes d'aujourd'hui soient si matérialistes qu'ils n'ont même pas ce sens. J'aimerais qu'ils soient païens. Il y aurait alors un meilleur espoir qu'ils deviennent chrétiens à un moment ou à un autre.

Mais bien sûr, nous pouvons espérer. Et c'est une grande vertu chrétienne - l'espoir - n'est-ce pas ? Je préfère de loin les vertus chrétiennes aux vertus païennes. Il existe de bonnes vertus païennes. La justice est une bonne vertu païenne. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie qu'il faut donner à quelqu'un son dû ou de la tempérance. La tempérance est une autre vertu. Elle dit que nous devrions décider quelles sont les limites de quelque chose et faire de notre mieux pour les respecter. Il n'y a rien de mal à cela.

Mais les vertus chrétiennes de la foi, de l'espérance et de la charité sont beaucoup plus larges, beaucoup plus profondes, beaucoup plus importantes. Qu'est-ce que la foi si ce n'est croire en l'impossible ? Ou ce n'est pas une vertu du tout. Qu'est-ce que l'espoir si ce n'est espérer quand tout est désespéré ? Ou ce n'est pas une vertu du tout. Et qu'est-ce que la charité si ce n'est pardonner l'impardonnable ? Ou bien ce n'est pas une vertu du tout.

Je suis ici ce soir pour parler de votre pays, que j'ai visité en 1921, puis en 1930, et j'ai juré à l'époque que je n'y reviendrais jamais tant que la prohibition n'aurait pas pris fin. Depuis, j'y suis retourné. Je dois vous dire qu'en 1930, alors que je donnais des conférences pas très loin d'ici, à Notre-Dame, j'ai passé l'automne 1930 à donner des conférences à Notre-Dame. Et j'ai failli me convertir à la prohibition. Vous vous demandez peut-être pourquoi. Pratiquement tous les soirs, j'étais invité à dîner chez un professeur. Et pratiquement chaque soir, ce professeur servait du vin et/ou de la bière. Ils l'avaient fait chez eux. Je me suis alors dit que votre Congrès était peut-être plus intelligent que je ne le croyais. En fait, il devrait peut-être commencer à adopter des lois interdisant la fabrication et la vente de gelées, de confitures, de pulls, de lainages et de moufles. Les mères recommenceraient alors à les fabriquer chez elles.

J'ai donc failli me convertir à la prohibition. Dieu merci, on ne m'a pas demandé mon avis sur la prohibition lorsque j'ai demandé un passeport pour venir dans votre pays en 1921. On m'a plutôt demandé si j'étais anarchiste. C'était écrit sur le formulaire. Je ne savais pas quoi mettre, alors j'ai regardé la deuxième question. Celle-ci me demandait si j'étais polygame. J'ai pensé à mettre "Pas si chanceux". Ou "Pas si stupide". Ou que les 47 femmes qui m'accompagnaient étaient toutes mes secrétaires. Mais là encore, je n'ai pas répondu, puis j'ai lu la troisième question. Elle me demandait si j'étais favorable au renversement du gouvernement des États-Unis par la force des armes. Je me suis dit que je ne pouvais pas laisser trois questions en suspens. Je devais répondre à au moins l'une d'entre elles. J'ai donc choisi la troisième question et j'ai écrit ce qui suit. Que je ne savais pas si j'étais favorable au renversement de votre gouvernement par la force des armes, mais que je préférais de loin répondre à une telle question à la fin de mon voyage plutôt qu'au début.

À propos de polygamie, Theodore Roosevelt, il n'y a pas si longtemps, était votre président. Il y a eu une grande controverse au Sénat des États-Unis au sujet de la nomination d'un sénateur de l'Utah. Vous vous souvenez peut-être de son nom : Reed Smoot. La terreur d'il y a quelques années a été baptisée en partie d'après lui. Les démocrates ne voulaient pas le nommer parce qu'il avait été polygame. Il ne l'était plus, mais c'est ce qu'il avait été. Ils n'ont pas voulu le faire asseoir. Les journalistes ont demandé à Roosevelt ce qu'il en pensait. Savez-vous ce qu'il a répondu ? J'adore ça. Il a dit : "Je préférerais avoir au Sénat des États-Unis un polygame qui ne polygame pas plutôt qu'un monogame qui ne monogame pas."

Je suis ici pour parler de la famille. Naître dans une famille est l'expérience la plus terriblement merveilleuse de notre vie, n'est-ce pas ? C'est comme descendre par la cheminée dans n'importe quelle maison au hasard et essayer de s'entendre le mieux possible avec les gens qui s'y trouvent. N'est-ce pas ce que chacun d'entre nous a réellement commencé à faire le jour de sa naissance ? Bien sûr, c'est le cas. C'est pourquoi elle est si romantique, parce qu'elle est complètement arbitraire. Je sais que les ennemis de la famille, et leur légion, aiment nous dire que la famille est une institution peu agréable. Je dis que la famille est une bonne institution, précisément parce qu'elle peut être, en de nombreuses occasions différentes, si complètement et si peu conviviale. C'est en partie le but recherché, n'est-ce pas ? Oui.

Naître dans une famille est terriblement romantique - bien plus romantique que de tomber amoureux. Car, voyez-vous, dans un sens, nous sommes préparés à cela. Mais dès que nous descendons dans la cheminée pour fonder une famille, nous entrons dans un monde de romantisme et d'émerveillement que nous n'aurions jamais pu anticiper, auquel nous n'aurions jamais pu nous préparer.

Béatrice, tu m'entends ? Parfois, je ne t'entends pas. Question, Béatrice. Pourquoi devais-tu mourir ? Tu n'avais que huit ans à l'époque, et moi trois. Père, Père. Pourquoi Beatrice est-elle morte ? Pourquoi vous, l'homme à la clé d'or, avez-vous choisi de vous enfermer ? Pourquoi avez-vous accroché sa photo au mur, vendu ses quelques biens ?

Et Père, pourquoi avez-vous ordonné à Mère et à moi de ne plus jamais mentionner son nom ? Pourquoi, mon père ? Pourquoi ? Pourquoi, Béatrice ? Pourquoi ?

Deux ans plus tard, mon frère Cecil est descendu par la cheminée et, pendant la majeure partie des 35 années qui ont suivi, nous nous sommes disputés. Ma première réaction lorsqu'il a été amené à la maison a été de le regarder et de dire : "C'est merveilleux. Maintenant, je vais avoir un public." Mais oui, nous nous sommes disputés. Nous nous disputons à propos de tout, mais jamais nous ne nous sommes disputés. Les querelles, voyez-vous, ne devraient jamais se mettre en travers d'un bon argument, et nous en avons beaucoup.

Nous ne nous sommes pas disputés sur la domesticité, sur les vertus de la domesticité. Nous n'avons pas non plus contesté le fait que le monde moderne s'éloigne de la domesticité, qu'il la fuit. Il s'agit en fait d'une dérive, et non d'un élan. C'est globalement suivre une mode, pas même que nous suivions une hérésie. C'est comme si nous étions tous des moutons. Nous sommes tous des moutons. Nous ne suivons même pas un mauvais berger. Nous suivons, le plus souvent, l'État. Sans la famille, Mesdames et Messieurs, nous sommes tous impuissants face à l'État. Je ne sais pas s'il y a quelque chose de plus important que je puisse dire ce soir. Sans la famille, nous sommes impuissants face à l'État.

Oui, nous sommes dans le processus. Je crains que Cecil, avant de mourir à la fin de la Première Guerre mondiale, n'ait craint cela aussi - que nous soyons tous des moutons. Je sais qu'un petit chien peut conduire tous ces moutons, mais où le chien conduit-il ? Soit il les conduit dans le champ, soit il les ramène à la maison. Mais où sommes-nous conduits ? Dans les bras de l'État, me semble-t-il. Je sais que certains disent que les fonctionnaires de l'État peuvent faire de très bons parents si on les paie suffisamment. Mais je crois aussi qu'il y a un Dieu au ciel qui a créé un monde dans lequel il y aura toujours deux personnes qui feront, par amour, en élevant leurs enfants. On dit aussi, bien sûr, qu'élever des enfants est ennuyeux. Je crois que ce même Dieu dans les cieux a créé un monde dans lequel il y aurait deux parents qui ne s'ennuieraient jamais des pitreries de l'enfant et qui prêteraient peu d'attention aux experts. Mais notre monde est envahi d'experts, chacun d'entre eux étant bien plus aristocrate que l'aristocrate d'autrefois qui pensait simplement savoir comment bien vivre. En revanche, l'expert moderne est quelqu'un qui prétend savoir mieux que les autres. Pour la plupart des choses de la vie, je pense qu'il vaut mieux ignorer les experts et revenir au principe qui sous-tend le système de jury.

Les questions de culpabilité ou d'innocence sont vraiment trop importantes pour être laissées aux experts. Si vous voulez qu'une bibliothèque soit cataloguée, qu'une banque soit contrôlée ou qu'un système solaire soit découvert, vous pouvez faire appel à des experts. Mais si nous voulons quelque chose de vraiment important, comme déterminer la culpabilité ou l'innocence, que pouvons-nous faire d'autre que de réunir 12 personnes qui se trouvent au pub à ce moment-là ? La même chose a été faite, si je me souviens bien, par le fondateur du christianisme.

Il n'y a pas longtemps, j'ai entendu une experte, une dame socialiste de surcroît, donner une conférence dans laquelle elle disait : "Nous devons nous occuper des enfants des autres comme s'ils étaient les nôtres." Voilà ce qui ne va pas dans le monde. C'est la formule exacte de ce qui ne va pas dans le monde. Nous devons nous occuper des enfants des autres comme s'ils étaient les nôtres.

Même les bolcheviks ont découvert que la famille est une véritable institution. Après une expérience prolongée et extravagante, les bolcheviks ont découvert quelque chose - que la famille est une véritable institution et qu'il n'y a pas de substitut à celle-ci. Je me demande quand notre monde industriel moderne fera la même découverte.

Vous avez attendu patiemment un exposé. Permettez-moi donc de faire une tentative. J'ai intitulé cette conférence "En liberté en Amérique". Je suis plutôt satisfait de savoir qu'il existe quelque chose d'assez grand pour que je puisse encore me cacher. Et je dois vous dire en toute honnêteté que je me cache aussi derrière quelque chose d'autre. Je me cache derrière la posture d'un conférencier. Il ne fait aucun doute que vous découvrirez très vite que je suis un imposteur, mais permettez-moi au moins de tenter de faire ce que vous êtes venus entendre - un cours magistral. Je commencerai par me tourner vers quelqu'un qui n'a jamais été un imposteur. L'individu auquel je pense n'est pas quelqu'un que j'ai rencontré au cours de mes voyages ici. Mais c'est certainement quelqu'un dont j'ai senti la présence et à plus d'une reprise, notamment lorsque j'ai visité l'une de vos petites villes. Je parle d'Abraham Lincoln.

En ce qui me concerne, M. Lincoln est le meilleur représentant de votre passé et de votre avenir, je l'espère aussi. Chaque fois que je me suis attardé suffisamment longtemps dans l'une de vos petites villes, la présence de Lincoln n'a fait que s'intensifier. Bien sûr, les Européens sophistiqués rejettent les petites villes américaines comme des endroits ennuyeux et inintéressants. Maintenant que j'y pense, les Américains supposés sophistiqués font la même chose. Des gens comme Sinclair Lewis.

Si je ne suis pas un conférencier, je dois aussi vous dire que je ne suis pas non plus un Européen sophistiqué. Par conséquent, il devrait aller de soi que je ne trouve pas vos petites villes ennuyeuses et intéressantes. Comment pourrais-je penser une telle chose alors que je viens de vous dire que Lincoln venait d'un tel endroit ? Je le sais. Beaucoup d'Américains considèrent Lincoln comme un cancre simple d'esprit ou un athée de village. Mais il n'était ni l'un ni l'autre. Ce qu'il était avant tout, c'était un homme ordinaire qui est devenu un grand dirigeant démocratique. Il a été un tel leader en partie parce qu'il n'a jamais été condescendant à l'égard de l'homme de la rue. Comment aurait-il pu le faire ? En étant condescendant, après tout, il savait qu'il y avait en lui un peu de quelque chose de commun. Certes, la grandeur de Lincoln ne se résume pas à cela. C'était aussi un homme sage. Avez-vous déjà lu son discours aux réformateurs de la tempérance ? Il avait à peine 30 ans à l'époque, et pourtant, il a fait preuve d'une grande sagesse dans ce discours où il mettait en garde ses collègues réformateurs contre eux-mêmes.

Gardez à l'esprit que Lincoln lui-même s'abstenait de boire de l'alcool et qu'il sympathisait pourtant avec tous les tribunaux de tempérance, sachant que vous pourriez être tenté de penser qu'il a prononcé ce discours pour les mettre en garde contre les méfaits de la boisson. Mais ils n'avaient pas besoin de ce genre d'avertissement. Ils avaient besoin d'être avertis de leur propre potentiel de fanatisme. Pour les guider contre leur propre fanatisme. Pour se prémunir contre le fanatisme orgueilleux de la réforme de la tempérance, comme d'autres de ce genre. Je pense qu'il a eu raison de lancer un tel avertissement. L'orgueil, voyez-vous, est le poison de tous les autres vices, n'est-ce pas ?

Les gens peuvent être fiers de leurs harems, et un homme peut être fier de sa femme. C'est autre chose d'être fier de ses propres réalisations, de ses propres vertus. Il n'y a pas longtemps, j'étais à un dîner, et j'ai entendu un homme au bout de la table dire à son voisin que si un homme ne peut pas croire en lui-même, en quoi peut-il croire ? Je me suis tourné vers la vieille dame à côté de moi et je lui ai dit : "Je peux vous dire en quoi il peut croire. Il peut croire au péché originel. C'est ce en quoi il peut croire". En réalité, croire en soi est une croyance dangereuse, une croyance horrible, une croyance superstitieuse. Pire encore, c'est une faiblesse. Peut-être même un péché. Peut-être même le péché originel.

Je ne suis pas ici ce soir pour accuser cet homme d'être un pécheur. Loin de moi cette idée. Mais il risque de commettre le péché d'orgueil. Là encore, je pense que les prohibitionnistes ont tort. La plupart des maux de ce monde ne résultent pas du fait de regarder le fond d'un verre de bière. La plupart des maux résultent du fait que l'on regarde avec envie dans un miroir.

Oui, je voulais faire l'éloge de Lincoln pour avoir mis en garde les réformateurs de la tempérance contre le fanatisme, contre les méfaits de l'orgueil. Si seulement Lincoln avait été présent dans les années 1920 pour nous mettre en garde contre la prohibition. Une telle législation me laisse penser que vous êtes apparemment moins une nation d'immigrants qu'une nation de fous. Dire qu'un homme a le droit de voter mais pas le droit de choisir ce qu'il mangera à son dîner, c'est comme dire qu'un homme a le droit d'avoir un chapeau mais pas le droit d'avoir une tête.

Eh bien, la prohibition est arrivée et a disparu. Permettez-moi donc de revenir brièvement à Lincoln et à une autre question qui a suscité une bonne dose de fanatisme. Il s'agit bien sûr de la question de l'esclavage. Une fois de plus, Lincoln s'est révélé être, je pense, un homme sage. Pendant la majeure partie de sa vie, y compris pendant une grande partie de sa présidence, il a considéré l'esclavage comme un mal intolérable. Mais un mal intolérable qu'il fallait tolérer pendant un certain temps. Si nous regardons l'histoire américaine plus récente, je pourrais dire quelque chose de similaire à propos de la version du capitalisme pratiquée par John D. Rockefeller et d'autres comme lui. Oui, peut-être intolérable. Il semble qu'il fallait aussi le tolérer. Tout comme Lincoln était un dirigeant politique avisé de son temps, tout dirigeant politique avisé venu après lui aurait réussi à supporter ce que le capitalisme était devenu à la fin du XIXe siècle. Selon toute vraisemblance, un tel dirigeant aurait fait l'éloge de ce que le

capitalisme a produit sans défendre l'ensemble de ses pratiques. Et il n'aurait certainement pas traité les hommes d'affaires de brutes, car il aurait compris que peu d'hommes d'affaires sont des brutes. De même, il aurait considéré certains des ennemis du capitalisme comme grossiers et inhumains, tout comme Lincoln considérait John Brown comme grossier et inhumain.

Cette note de comparaison m'oblige à revenir brièvement sur l'esclavage et sur Lincoln. Écoutez ce qu'il a dit lorsqu'il était un très jeune homme. Il a dit : "Si l'esclavage n'est pas mauvais, alors rien n'est mauvais." Bien sûr, une telle déclaration est d'une grande clarté morale. Mais il a toujours su allier la clarté morale à la patience pratique. Oui, Lincoln s'est rendu compte très tôt dans sa vie que l'esclavage était un grand mal. Mais nous devons garder à l'esprit qu'il n'a pas agi pour détruire l'esclavage, pour détruire ce mal, avant la fin de sa présidence, qui s'est également avérée être le moment le plus tardif de votre terrible, mais d'une certaine manière terriblement nécessaire, guerre de Sécession.

À propos de cette guerre, puis-je risquer la colère de certains habitants du Michigan en vous disant que la défaite des confédérés n'était pas entièrement une mauvaise chose. Oui, je reconnais que la Confédération était une cause perdue. Mais pas seulement. Je suis d'accord pour dire que la cause de l'esclavage était une cause perdue qui méritait de perdre. Mais je ne suis pas d'accord pour dire que tout ce qui concerne une cause perdue mérite un tel sort. En fait, certains éléments d'une cause perdue peuvent mériter d'être retrouvés. Je pense aux éléments agraires de votre société méridionale. Oui, je pense aussi à la méfiance à l'égard du pouvoir gouvernemental qui y réside.

Oui, s'il y a une époque où les États du Sud ont quitté l'Union, ont fait sécession à cause de leur défense de l'esclavage, il pourrait y avoir une époque où mon ami Hilaire Belloc - vous avez peut-être lu son livre, L'État servile, qui nous met en garde contre les dangers d'un État surpuissant, les dangers, le désespoir d'un tel État. Il se peut qu'à l'avenir, le Sud fasse sécession pour éviter l'esclavage. Je ne sais pas si cela se produira. Je ne suis pas du tout un futurologue. Mais je pense qu'il y a des éléments que nous devons défendre à propos du Sud.

Certes, Lincoln avait raison de croire qu'il n'y avait pas vraiment de nation nordiste et de nation sudiste, mais plutôt une seule nation américaine. Il a également fait preuve de sagesse à cet égard, puisqu'il s'est efforcé, vers la fin de sa vie, de réunifier rapidement le pays - le Nord et le Sud. Pour que le Sud réintègre l'Union le plus rapidement et le moins douloureusement possible. Mais il est tentant de comparer la façon dont mon Angleterre a traité les Irlandais à la façon dont vous avez traité le Sud. Je pense qu'il y a au moins une différence cruciale. Nous, les Anglais, avons conquis l'Irlande à maintes reprises, mais nous n'avons jamais réussi à la convertir. Vous avez eu un Gettysburg. Nous avons eu de nombreux Gettysburg et pourtant, nous n'avons toujours pas d'union. Pire encore, nous avons toujours la rébellion.

En parlant de rébellion, nous ne sommes pas très loin, dans les années 1930, de la rébellion bolchevique. De nombreux amis ont essayé de me faire croire que c'était la

vague de l'avenir. Je ne le crois pas du tout. En fait, je pense qu'il ne survivra pas. Vous le voyez, c'est contre l'écorce de la nature humaine. Nous voulons tous posséder un lopin de terre. Nous voulons tous posséder une maison qui nous appartienne. Nous ne voulons pas que l'État possède tout.

C'est pourquoi je me qualifie de distributeur. La propriété est comme la boue. Il faut la répandre. Le bolchevisme ne durera pas. Je ne suis pas un politicien. J'ai créé une ligue de distributisme en 1926 en mémoire, en partie, de mon frère décédé, Cecil. Je voulais créer cette ligue pour promouvoir le distributisme, mais pas au sein d'un parti politique. La politique devrait être laissée aux politiciens. Ils sont les seuls à être assez ennuyeux pour ne pas l'être.

Soit la propriété est bonne pour l'homme, soit elle ne l'est pas. Si elle est bonne pour l'homme, alors elle est bonne pour tous les hommes. Si ce n'est pas le cas, devenons tous instantanément des communistes courageux. Chaque homme devrait avoir la possibilité d'avoir son propre jardin, de planter des choses qui lui appartiennent, de se promener dans son jardin. C'est ce qui est au cœur de ce que j'entends par "distributisme". Il me semble que la véritable révolution dangereuse à laquelle nous sommes confrontés n'est pas la publicité. La révolution la plus dangereuse n'est pas à Moscou, mais à Manhattan. C'est la révolution sexuelle qui est en marche. Car, contrairement au bolchevisme, la révolution sexuelle se nourrit directement de notre nature humaine déchue. Elle est conforme à notre nature humaine. Elle est donc beaucoup plus dangereuse.

Chaque jeune garçon et chaque jeune fille doit apprendre deux choses sur la sexualité. Ils doivent apprendre qu'elle est belle et qu'elle est dangereuse. Toutes les sociétés saines, toutes les sociétés décentes de l'histoire ont mis en place des restrictions en matière de sexualité. Il n'est pas nécessaire que ces restrictions soient raisonnables. Il est simplement nécessaire qu'elles soient restrictives. C'est le début de toute véritable passion. Ceux qui disent que le sexe devrait être traité différemment de l'alimentation et du sommeil, de la marche et de la course, sont évidemment absurdes. Cela exige une purification spéciale, un dévouement spécial. Je pourrais débattre de cette question, mais pas de celle des pornographes. Mais l'idée que quelqu'un incite à un instinct sexuel déjà trop puissant est une crapule, et il faut la frapper avec son talon, et non la discuter avec son intellect. Dès que nous transformons le sexe en une fonction corporelle comme les autres, il menace de devenir notre maître. Et s'il devient notre maître, il devient un tyran. Alors oui, je crois que c'est la révolution contre laquelle nous devons nous prémunir à tout point de vue.

Maintenant, Manhattan. En Amérique, il n'y a rien de tel que Manhattan. Et à Manhattan, il n'y a rien de tel que Broadway. Quel jardin des merveilles que Broadway pour ceux qui ont la chance de ne pas savoir lire. Lorsque j'ai vu toutes ces publicités pour la première fois, je ne me suis pas inquiété. Après tout, il me semblait que seules les personnes à tête molle, sentimentales et serviles pouvaient être touchées par ces publicités. Les Américains à la tête dure, pleins d'humour et indépendants comprendraient certainement la plaisanterie. Il m'est alors venu à l'esprit que vous, les

Américains, aviez probablement la tête plus dure, plus d'humour, plus d'indépendance au dix-neuvième siècle. Ces Américains auraient certainement compris la plaisanterie. Mais les Américains du vingtième siècle, plus mous, plus sentimentaux, plus serviles, comprendront-ils la blague ? Je me pose la question. Et je m'inquiète.

Si les Américains d'aujourd'hui ne comprennent pas la plaisanterie, je m'interroge et m'inquiète de l'avenir de votre idéal démocratique. Je sais que ces publicités sont considérées comme nécessaires au progrès économique, mais ce progrès est-il nécessairement compatible avec votre idéal démocratique ? Il est certainement juste, même pour un étranger comme moi, de poser de telles questions. Et elles doivent d'autant plus être posées que votre pays a été fondé sur un idéal. L'Angleterre, mon pays, et l'Allemagne, comme vous, sont des pays industriels. Mais ils sont différents à cause de votre idéal démocratique. Ils n'ont pas le même idéal. En vérité, votre pays est le seul à avoir l'âme d'une église. Et cela parce que votre pays est le seul à avoir été fondé sur un credo, un credo ancré dans votre Déclaration d'indépendance.

Ne vous méprenez pas sur ce que je vais dire. Mais je voudrais proposer de comparer votre document fondateur à l'Inquisition espagnole. Cela peut vous sembler être moins qu'un compliment à votre égard et à l'égard de votre Déclaration et de votre Constitution. Mais curieusement, je pense qu'il s'agit d'une vérité. Et encore plus étrangement, je pense qu'il s'agit d'un compliment. Voyez-vous, la fondation de l'Amérique et l'Inquisition espagnole impliquent toutes deux des croyances. Votre credo a d'abord été énoncé avec une lucidité dogmatique et même théologique dans votre Déclaration d'indépendance. Ce document est peut-être la seule paix de la politique pratique qui ait aussi une politique théorique solide et une grande littérature. Il énonce que tous les hommes sont égaux dans leur droit à la justice et que le gouvernement existe pour leur donner cette justice. L'autorité de votre gouvernement est donc, pour cette raison, juste.

Votre Déclaration condamne certainement l'anarchisme. Et par déduction, elle condamne également l'athéisme, n'est-ce pas ? Après tout, elle désigne clairement le Créateur comme l'autorité ultime, c'est-à-dire l'autorité dont découlent ces droits égaux. Bien entendu, personne ne s'attend à ce qu'un système politique moderne procède logiquement dans l'application de cette obscurité. Lorsqu'il s'agit de la question de Dieu et du gouvernement, c'est naturellement Dieu dont la revendication est prise plus à la légère. Mais je pense que mon point de vue reste valable. Il y a un credo. Et si, en dernière analyse, il ne s'agit pas d'un credo sur un être divin, il s'agit au moins d'un credo sur les êtres humains.

Certes, nous, êtres humains pécheurs, ne sommes pas divins. Dans notre désir des choses de ce monde, nous oublions parfois notre véritable raison d'être. Mais nous avons des idées. Paradoxalement, vous êtes devenus prospères grâce à vos idéaux. Aujourd'hui, vous vous portez mieux grâce à votre idéal démocratique. Mais cet idéal est de plus en plus menacé dans l'Amérique moderne. Il n'y a pas si longtemps, votre président Harding a appelé à un retour à la normale. Comprenez-moi bien, je suis en faveur d'un retour en arrière pour toutes sortes de raisons. C'est pourquoi je me qualifie

de réactionnaire. J'essaie de juger les choses que je veux défendre et sur lesquelles je veux m'appuyer, comme le Christ en tant que Juge, sur la base d'un credo, et les choses que je veux promouvoir, comme une répartition plus équitable et plus large de la propriété. Je me battrais pour cela aussi sur la base d'un credo, mais pas sur la base d'un calendrier.

Je sais qu'il est très difficile de lutter contre des personnes qui pensent savoir ce qu'elles veulent. Seuls ceux qui savent qu'ils veulent autre chose peuvent se défendre le mieux. Je pense que les progressistes et les conservateurs commettent la même erreur en jugeant les choses à l'aune d'un calendrier et non d'un credo. Les progressistes sont toujours tournés vers l'avenir. Que font les conservateurs si ce n'est qu'ils considèrent qu'il est de leur devoir de conserver les réformes progressistes. Cela n'a aucun sens pour moi. Il y a des choses qui doivent être retournées.

Vous connaissez la réplique de Harding. Il a appelé à un retour à la normale, n'est-ce pas ? Comprenez-moi bien, oui, je crois au retour à la normale, mais si vous pensez - ou si Harding pensait revenir à la fin du dix-neuvième siècle, je vous dirais qu'il proposait que nous revenions à une anomalie, c'est-à-dire au type de capitalisme que Rockefeller et d'autres pratiquaient à l'époque. Je fais référence à ce type de capitalisme, à une version du capitalisme qui, à mon avis, n'a jamais été habituelle, car les hommes ne s'y sont jamais habitués. Mais il n'était pas vraiment conservateur, car il ne conservait rien. Et ce n'était certainement pas normal. C'était un problème. Et je vous soumets que ceux qui refusent d'admettre qu'il puisse y avoir un problème capitaliste sont susceptibles d'obtenir une solution bolchevique.

Je dois dire que je m'inquiète d'un autre « isme. » Il s'agit du mercantilisme. En particulier le mercantilisme sans objectif rationnel et sans membres rationnels. Un mercantilisme dépourvu et divorcé des valeurs et des croyances chrétiennes. Peut-être que votre gratte-ciel de Manhattan porte bien son nom parce qu'il semble ne pas avoir de limites, qu'il est d'une insolence inouïe. Il semble gratter les étoiles du ciel américain, le ciel même de l'esprit américain.

Tout cela m'amène parfois à me demander s'il n'y a pas quelque chose dans votre eau qui a fait que vous êtes né ivre. Peut-être devrais-je penser que vous avez besoin d'un peu de bière et de vin pour vous dégriser. La consommation de ces alcools pourrait vous aider à maîtriser l'art merveilleux d'en faire moins ou peut-être même l'art encore plus merveilleux de ne rien faire.

Bien sûr, les partisans de la prohibition n'étaient pas d'accord avec moi sur ce point. Mais pour moi, la prohibition était un recul de la liberté. Pour moi, elle s'éloignait de votre Déclaration d'indépendance. Je ne peux imaginer que Thomas Jefferson ait eu l'idée de promouvoir la prohibition. Quel était le but de la démocratie jeffersonienne si ce n'est de donner à la loi un contrôle plus général sur les affaires publiques, tout en donnant aux gens ordinaires, à tous les gens, aux citoyens, une liberté plus générale sur les affaires privées ? Les libertés personnelles devraient être les dernières libertés que nous perdons. Au lieu de cela, elles semblent être les premières libertés que nous

sacrificions. Et il me semble vraiment que le catholicisme est la religion de la liberté, parce que c'est la religion du libre arbitre. Pratiquement toutes les autres religions, me semble-t-il, prêchent une certaine version du fatalisme. Le calvinisme l'a fait. C'est aussi le cas de l'islam. Et les religions séculières modernes du darwinisme et du marxisme, le freudisme, prêchent toutes le fatalisme d'une manière ou d'une autre plutôt que la liberté.

En parlant de Freud, j'ai un autre petit poème pour vous, si vous me le permettez.

Les personnes bien informées le prononcent Froyd, qu'il s'agisse de railleries ou d'applaudissements. Les personnes mal informées le prononcent Froid, mais moi, je le prononce Fraud.

Vous voyez, je suis sur le point d'arriver au terme de mon temps de parole. Je dois aborder un sujet qui exige, avant que je n'en parle, que je me repose un peu, si vous le voulez bien, parce que je risque d'être sauvagement attaqué une fois que nous aurons abordé ce sujet qui concerne votre pays - et le mien aussi. Cela m'aidera à me mettre dans l'ambiance, si vous le voulez bien. Je vous prie de bien vouloir m'accompagner un instant, le temps que je reprenne des forces et que je me repose un peu. Je vous remercie.

Quel jour sommes-nous ? Ce doit être un jour de cours. Tous les jours, ces jours-ci, c'est un jour de conférence. Et quel devrait être le sujet de l'heure ? Frances ! Vous avez mon emploi du temps, Frances ?

C'était la conférence d'hier. Cela ne suffira pas. La morale. Je peux parler de morale - en particulier dans cette triste phase des modèles modernes. Mais par où commencer ?

La seule chose qui soit pire que l'affaiblissement moderne des grandes morales serait, à mon avis, le renforcement moderne des petites morales.

Aujourd'hui, il est de bon ton d'accuser quelqu'un de mauvais goût, mais pas d'accuser quelqu'un de mauvaise moralité. On peut dire que les gens ont de mauvaises habitudes. Oui, nous pouvons le faire. À l'heure de l'eugénisme, nous pouvons dire que les gens ont de mauvais gènes. Oui, nous pouvons dire qu'ils font de mauvais choix. N'est-ce pas une bonne réponse ? Oui, ils font de mauvais choix. Mais une mauvaise morale ? Jamais. Que ferais-je si j'étais un homme bon, moderne et de bonne moralité ? Je me lèverais, n'est-ce pas ? Et après m'être levé, je mangerais quelque chose de sain, quelque chose d'horrible comme des noix de raisin. Puis je me lavais les mains. Oui, la propreté est proche de la piété. Aujourd'hui, la propreté est devenue la piété. Il en va de même pour la consommation d'aliments censés être bons pour nous. Je pense que je devrais plutôt prendre un autre caramel.

L'homme moderne affirme, au nom de la bonne et petite morale, que la santé passe par le soin. Pour moi, la marque d'un homme vraiment sain, c'est l'insouciance. Nous devons faire de l'exercice, non pas parce que nous sommes trop gros, mais parce que

nous aimons les chevaux, les hautes montagnes et les risques en général, et parce que nous les aimons pour eux-mêmes. De même, nous devons manger parce que nous avons un bon appétit à satisfaire, et non parce que nous voulons un corps sain à vénérer. En ce qui me concerne, il y a plus de bonté et de simplicité, plus d'honnêteté et de santé dans la personne qui mange un steak de bœuf par impulsion que dans celle qui mange des noix de raisin par principe.

Manger pour être en bonne santé n'est qu'une petite morale moderne de plus. Il en va de même pour le fait de se lever tôt le matin. Après tout, qui se lève avec le coq et pourquoi devrions-nous l'admirer ? Les misérables, je suppose, se lèvent tôt le matin. Et les cambrieurs, m'a-t-on dit, se lèvent la veille.

Je dis qu'il faut laisser les gens se lever quand ils le souhaitent. Et une fois qu'ils sont debout, qu'ils mangent ce qu'ils veulent, quand ils le veulent et où ils le veulent. De mauvaises habitudes, dites-vous ? Je dis alors qu'il y a quelque chose d'assez alarmant dans ce monde moderne qui est le nôtre en ce qui concerne la croissance des bonnes habitudes. D'ailleurs, ce qui devrait être constant dans notre vie, ce sont nos principes, pas nos habitudes.

Mais pour l'homme moderne, c'est l'inverse. Ses principes, tels qu'ils sont, changent sans cesse, alors que l'heure du coucher et du déjeuner, par exemple, ne changent jamais. Tout le monde peut s'habituer à se lever tous les matins à la même heure matinale et ennuyeuse. La question est de savoir pourquoi nous devrions le faire. S'allonger dans un lit serait une expérience tout à fait parfaite si seulement j'avais un crayon de couleur assez long pour dessiner des images sur le plafond. Il serait alors possible de faire du grand art en même temps. Bien sûr, le fait de s'allonger dans un lit ou de s'asseoir est en soi un grand art. Et si quelqu'un pratique cet art avec moi, il doit être sûr de le faire sans aucune raison. Et lorsqu'ils se lèvent, ils doivent être sûrs de le faire sans aucune raison.

Maintenant que je suis debout, je suppose que je devrais avoir une raison de l'être. Maintenant que je suis debout, j'ai l'impression que c'est l'heure du déjeuner. Et si j'ai l'impression que c'est l'heure du déjeuner, alors je pense que c'est l'heure du déjeuner.

Frances ! Frances, mon déjeuner. Oh, si les féministes pouvaient m'entendre dire cela, elles m'en voudraient. Du moins, je l'espère, car vous voyez que je m'oppose à une grande partie du féminisme moderne. C'est là que je vais être attaquée. Et le reste, je le trouve amusant.

Pensez à ce que l'émancipation des femmes a signifié en Angleterre, où d'innombrables jeunes filles se sont levées d'un seul coup pour crier "Je ne me laisserai pas dicter ma conduite" et sont rapidement devenues sténographes. C'est peut-être le sujet du jour : les féministes modernes.

Les femmes modernes défendent leur lieu de travail comme elles défendaient autrefois la domesticité ? Elles se battent pour le bureau et la machine à écrire comme elles se

battaient autrefois pour le foyer et la maison, ce qui, bien sûr, explique pourquoi les femmes font si bien le travail de bureau et pourquoi elles ne devraient pas le faire du tout. Et pourquoi cela ? Parce que l'émancipation des femmes en est venue à ne plus signifier que leur exploitation. Je suis d'accord avec les féministes qui dénoncent la tyrannie honteuse qui règne dans les bureaux et les usines d'Angleterre. Mais il y a quelque chose qui nous divise encore. Ils veulent détruire la féminité, alors que je veux détruire la tyrannie.

Ils veulent éliminer les femmes pour ce qu'ils considèrent comme l'ennui et la trivialité du foyer. Je reconnais que la vie domestique est difficile, mais je ne reconnaîtrai jamais qu'elle est ennuyeuse ou insignifiante. Je peux plaindre la pauvre Mme Jones pour l'ampleur de sa tâche, mais je ne la plaindrai jamais pour sa petitesse.

Comment peut-on considérer comme une petite carrière le fait d'être une mère qui est tout pour quelqu'un ? Et pourtant, on pense que c'est une grande carrière d'être un caissier de banque qui est la même chose pour tout le monde. D'ailleurs, comment peut-on considérer comme une grande carrière le fait d'être un enseignant qui explique la règle de trois aux enfants des autres ? Et que l'on considère comme une petite carrière le fait d'être une mère qui explique à ses propres enfants ce qu'est l'univers ?

Je suppose que je suis allée trop loin, n'est-ce pas ? Il est certain que les femmes ont leur place dans les salles de classe en tant qu'étudiantes ou enseignantes. Mais leur place n'est certainement pas sur les métiers à tisser des usines textiles, ni dans les salles de sténographie, ni dans les isoloirs. Chaque fois que j'aborde cette question lors d'une conférence, le souffle est audible. Et j'entends les gens dire : "Il n'a pas dit ça, n'est-ce pas ?".

Oh, oui, je l'ai fait. Mais je m'empresse d'ajouter que ce n'est pas parce que je désapprouve le vote des femmes que je désapprouve leur trône ou leur couronne. Il y a beaucoup plus d'arguments en faveur de l'octroi du suffrage au despote et de l'octroi du suffrage au nouvel électeur. C'était certainement une erreur d'accorder le droit de vote aux femmes au nom de ce qu'on appelle l'égalité. Certes, les hommes et les femmes sont égaux devant Dieu. Mais ils sont aussi différents. Et de ces différences sont nées des choses merveilleuses.

Les femmes ont tempéré la gravité de la politique comme elles ont tempéré la gravité du golf. C'est-à-dire en rappelant aux hommes de ne pas être aussi solennels sur des choses un peu irréelles. Tout cela a disparu aujourd'hui. Et c'est la faute des hommes. Nous avons dit aux femmes que le vote était d'une importance effrayante. Nous n'avons jamais imaginé qu'elles nous croiraient. Mais ils l'ont fait. Et en conséquence, une chose terrible est arrivée à ceux d'entre nous qui sont masculins. Nous avons gagné.

Mais avant la victoire, en Angleterre, avant que les suffragistes n'obtiennent le droit de vote, les journaux racontaient des histoires de suffragistes frappant des policiers. J'ai lu

cela. J'ai été terriblement amusé. Elles faisaient la seule chose que les policiers n'avaient aucune raison de craindre.

Oui, bien sûr, tout homme véritable est effrayé par le fait qu'une femme tourne la tête. Cela peut l'effrayer comme une explosion de dynamite. Tout homme véritable craint la langue d'une femme et de son silence, de sa santé mentale et de sa folie, de son effondrement et de son endurance. La seule chose, cependant, dont un vrai homme n'a pas peur, c'est de son deltoïde. Et les voilà qui frappent des policiers.

Aujourd'hui, en Angleterre, à cause du suffragisme, les femmes ne portent plus de jupes, de jupons ou d'autres signes de féminité. Elles pensent que ces vêtements révèlent la soumission de la femme. Il me semble au contraire qu'elle révèle la dignité féminine. Après tout, que portent les hommes lorsqu'ils veulent paraître impressionnants de sécurité en tant que rois, juges ou prêtres ? Ils ne portent pas seulement des jupes et des jupons, mais de longues robes fluides d'une grande dignité féminine. Le monde entier est un gouvernement en jupons, car même les hommes portent des jupons lorsqu'ils veulent vraiment gouverner.

Mais regardez ce qui s'est passé. La réforme du divorce, le contrôle des naissances. Pour autant que je sache, le contrôle des naissances en Angleterre signifie de moins en moins de naissances et de moins en moins de contrôle. Dans votre pays, on me dit maintenant que, dans certains États, les gens peuvent divorcer pour incompatibilité de tempérament. Vous, les Américains, ne comprenez-vous pas que c'est la base d'un mariage, et non d'un divorce ? J'ai vécu une très longue vie et j'ai connu de nombreux mariages heureux. Aucun d'entre eux n'était compatible. C'est toute la question, n'est-ce pas ? Un bon mariage est-il possible ? Bien sûr. Surtout - c'est mon dernier point - surtout si cela se passe dans un moment de tendresse exagérée.

Vous voyez, les sexes sont vraiment comme deux morceaux de fer têtus, et si l'on veut les souder avec succès, il faut le faire pendant qu'ils sont encore chauds. Chaque femme doit apprendre que son futur mari est une bête égoïste, car bien sûr, chaque homme est une bête égoïste - du moins selon les critères de la femme. Qu'elle l'apprenne pendant qu'elle est encore merveilleusement amoureuse.

Et chaque homme doit se faire à l'idée que sa future femme est sensible au point d'en devenir folle. Bien sûr, toutes les femmes sont follement sensibles - du moins selon les critères de l'homme. Mais qu'il apprenne qu'elle est folle pendant que sa folie l'intrigue encore plus que la santé mentale de n'importe qui d'autre.

Sur ce, je pense que je devrais rentrer chez moi. Un voisin m'a demandé où j'allais lorsque je me préparais à venir ici. Je lui ai répondu : "Pourquoi, à Beaconsfield", où je vivais. Bien sûr, il m'a regardé et m'a dit : "Gilbert, tu es à Beaconsfield."

Il m'a regardé et m'a dit : "Gilbert, tu es à Beaconsfield."

J'ai répondu : "Oh, oui. Mais je ne peux pas vraiment voir mon jardin, je ne peux pas vraiment voir mon bureau à moins d'aller ailleurs à l'occasion. Paradoxe : l'objectif des voyages à l'étranger n'est pas de poser le pied sur un sol étranger, mais de revenir chez soi comme s'il s'agissait d'un sol étranger. Les voyages, s'ils ont une quelconque valeur, rétrécissent l'esprit. C'est là tout le paradoxe. Il n'élargit pas l'esprit. Il rétrécit l'esprit. Je suis allé en Pologne et en Palestine. J'ai visité la France et l'Allemagne, et j'y ai vu de belles choses. Mais ce que je recherche vraiment, c'est Beaconsfield.

Parfois, je me dis que l'Angleterre est le pays le plus étrange que j'aie jamais visité. À moins que je n'oublie à quel point il est merveilleusement étrange, je pense que je devrais rentrer chez moi. Parfois, je me dis que l'endroit le plus étrange où j'ai vécu est Beaconsfield. À moins que je n'oublie à quel point il est délicieusement étrange, je pense que je devrais rentrer chez moi. Je me demande quel est le chemin pour Beaconsfield ?

Ce qu'EST l'économie autrichienne et ce qu'elle N'EST PAS

Steven Horwitz

Transcription de la vidéo en anglais

Je suis Steve Horwitz, professeur Charles A. Dana à l'université St. Lawrence à Canton, New York.

Je voudrais parler aujourd'hui de ce qu'est l'économie autrichienne et de ce qu'elle n'est pas. Commençons par ce que l'économie autrichienne n'est pas. Pour de nombreuses personnes, l'économie autrichienne est souvent définie comme l'économie de marché ou comme une partie de la tradition libérale classique, et c'est certainement le cas. Mais je pense qu'il est important de distinguer les propositions analytiques de l'économie autrichienne. C'est-à-dire la façon dont l'économie autrichienne décrit le monde et les conclusions politiques que nous lui associons souvent. En ce sens, l'économie autrichienne n'est pas l'économie du marché libre. Il s'agit plutôt d'un ensemble d'affirmations sur le fonctionnement des marchés, des économies et du monde social. Il s'agit d'un cadre d'analyse économique et non d'un ensemble de conclusions politiques.

Par exemple, les Autrichiens affirment que seuls les individus choisissent. Lorsque nous parlons de choses telles que Walmart qui baisse ses prix ou que nous disons que le gouvernement a augmenté les impôts, d'une certaine manière, nous parlons de manière métaphorique. Nous ne parlons pas d'une action du gouvernement dans son ensemble, mais d'une action de Walmart dans son ensemble. Lorsque nous disons ces choses, ce qui se passe réellement, c'est que des individus au sein de l'organisation que nous appelons Walmart ou de l'organisation que nous appelons le gouvernement font des choix, et ces choix se reflètent dans la manière dont Walmart, encore une fois, baisse ses prix ou dont le gouvernement augmente les impôts.

Une autre revendication des Autrichiens dans le monde économique consiste à comprendre le rôle de l'échange et la manière dont les institutions et les règles conditionnent ces échanges. Ce que j'entends par là est le suivant. Le fait le plus fondamental des économies de marché est que les gens échangent pour améliorer leur bien-être. Je fais du commerce avec vous, vous faites du commerce avec moi. Lorsque nous commerçons, nous disons en économie que ce commerce est ex ante - c'est-à-dire avant le fait - mutuellement bénéfique. Nous faisons des échanges parce que nous pensons que nous en sortirons tous les deux grands. C'est un fait fondamental de l'économie. Mais ce que les Autrichiens soulignent, c'est qu'il ne s'agit pas seulement d'échanges sur nos marchés, mais que ce qui compte pour le bon déroulement de ces échanges, c'est leur efficacité à améliorer le bien-être des gens. Les institutions sont les règles dans lesquelles les gens opèrent. Ainsi, dans les économies qui protègent la propriété privée, par exemple, les échanges donneront de meilleurs résultats que dans les économies qui ne protègent pas la propriété privée.

Une autre affirmation des Autrichiens sur le fonctionnement du monde est que le coût et l'utilité sont subjectifs. Ce que les économistes autrichiens entendent par-là, c'est que seul celui qui choisit peut savoir avec certitude quelle est la valeur d'un bien ou quel est le coût de ses actions. Tous les économistes, bien sûr, parlent de la notion de coût d'opportunité. Lorsque nous choisissons une chose, le coût de ce choix est la meilleure chose à laquelle nous avons renoncé. Mais les Autrichiens insistent sur le fait que le coût d'opportunité est à la fois subjectif et attendu. Ce que les Autrichiens entendent par-là, c'est que vous seul pouvez savoir ce que vous avez imaginé que vous auriez obtenu en faisant le choix que vous n'avez pas fait. Ainsi, si je choisis de manger dans un restaurant plutôt que dans un autre, le coût du choix de ce restaurant est ce que je pensais que j'aurais obtenu en allant dans l'autre restaurant. Je n'en suis jamais sûr. Le coût n'est en fait jamais ressenti, précisément parce que nous y renonçons.

Les Autrichiens affirment également que les prix sont des substituts de la connaissance et que le système de prix dans son ensemble économise la quantité de connaissances et d'informations dont les gens ont besoin pour faire des choix. Ce que les Autrichiens disent avec cette affirmation, c'est que lorsque nous réfléchissons au fonctionnement des systèmes de marché, ce que nous souhaitons idéalement, par exemple, lorsqu'un bien particulier devient plus rare, c'est que les gens en consomment moins. L'exemple célèbre de Friedrich Hayek concernant une pénurie de boîtes de conserve est celui qui est fréquemment invoqué. Si, pour une raison quelconque, l'offre d'une ressource naturelle se réduit, nous voulons que les gens en consomment moins parce que le bien est plus rare. Mais comment le dire aux gens ? Comment les informer que ce bien est désormais en pénurie ? Selon Hayek et d'autres économistes autrichiens, c'est exactement ce que fait le système des prix. Les personnes qui sont en première ligne et qui savent ce qui est arrivé à cette ressource commencent à économiser sur son utilisation, elles demanderont plus pour cette ressource si quelqu'un veut la leur acheter. Lorsque le prix commence à augmenter, les acheteurs se rendent compte que la ressource est plus chère. Ils se rendent compte que les produits qu'ils fabriquent à partir de cette ressource ont plus de valeur. Ils commencent à chercher à en obtenir un prix plus élevé, et ainsi de suite.

Finalement, cette hausse des prix se répercute sur l'ensemble de l'économie. Et les personnes qui se trouvent à l'autre bout de la chaîne - les consommateurs qui vont au magasin et achètent un produit dont ils ne savent même pas qu'il est fabriqué à partir de ce matériau particulier - doivent faire face à des prix plus élevés. Ils sont désormais amenés à faire des choix différents. Face à ce prix plus élevé, ils remplaceront le bien qui utilise cette ressource plus rare par quelque chose d'autre. Ce qui est formidable, c'est que personne n'a besoin de savoir. Ou du moins, la plupart des gens n'ont pas besoin de savoir exactement pourquoi cette ressource s'est raréfiée, ni même qu'elle s'est raréfiée. Tout ce dont nous avons besoin, c'est de voir l'augmentation du prix. L'augmentation des prix nous fournit des incitations enveloppées dans la connaissance. En d'autres termes, la hausse des prix nous indique que ce bien est plus rare et nous incite à l'économiser, car il est désormais plus cher.

Les Autrichiens soutiennent qu'il s'agit là de l'une des caractéristiques les plus importantes du système des prix - la manière dont les prix économisent la connaissance et servent de substituts de la connaissance pour nous informer des changements dans les ressources réelles, des changements dans les préférences des gens, des changements dans les connaissances des gens.

Aussi important que soit le rôle du système de prix dans la fourniture de connaissances aux gens, cela ne fonctionnera, selon l'affirmation autrichienne, que dans un régime où la propriété privée est fortement protégée. Pour que les prix soient des vecteurs significatifs de connaissances, comme le prétendent les Autrichiens, ils doivent résulter d'échanges réels effectués par des personnes réelles. Et la seule façon pour les gens de s'engager dans un échange est de posséder des biens privés et de pouvoir les échanger avec d'autres. La possibilité de posséder des biens privés et de les échanger sur le marché est donc essentielle pour générer des prix qui soient informatifs, comme l'affirment les Autrichiens.

C'est particulièrement vrai pour les prix des intrants, des biens d'équipement - ce que d'autres appellent les moyens de production. Depuis un siècle ou plus, les socialistes affirment que la propriété privée des moyens de production est précisément le problème du capitalisme. Et que le socialisme, en rendant ces moyens de production communs, mettrait fin à l'exploitation et à l'aliénation créées par le capitalisme.

Ce que les Autrichiens ont soutenu comme proposition analytique, c'est que sans propriété privée et sans moyens de production, sans propriété privée et sans capital, il n'y a aucun moyen d'obtenir les prix de ces biens. Et s'il n'y a aucun moyen d'obtenir les prix de ces biens, il n'y a aucun moyen de savoir s'ils sont rares, aucun moyen pour les producteurs de savoir s'ils produisent efficacement ou non. Par conséquent, si nous tenons à ce que l'économie produise des richesses pour le plus grand nombre, nous devons également tenir compte du fait que les moyens de production sont détenus par le secteur privé. Pour les Autrichiens, il ne s'agit pas d'une position idéologique. Il s'agit d'une affirmation analytique sur la manière dont les économies fonctionnent.

Enfin, les Autrichiens affirment que les marchés, et en fait de nombreuses institutions sociales plus généralement, sont ce que nous appelons des ordres spontanés. En d'autres termes, les marchés sont le produit de l'action humaine, mais pas d'une conception humaine. Personne n'a inventé le marché. Personne ne peut réellement contrôler les marchés. Les marchés sont des processus évolutifs qui émergent des choix des individus au fil du temps.

Dès lors que nous comprenons que les marchés sont des ordres spontanés, l'idée que nous puissions d'une manière ou d'une autre les réglementer, les diriger ou les contrôler, ou encore presque toutes les autres institutions sociales, devient ce que Hayek a appelé une illusion fatale. Il s'agit d'une fausse croyance dans notre capacité à créer et à concevoir des institutions sociales. Et lorsque nous pensons à l'économie autrichienne à la plus grande échelle possible, nous comprenons que les marchés sont

des systèmes adaptatifs auto-organisés et non quelque chose que les êtres humains ont inventé et qu'ils peuvent construire et reconstruire à leur guise.

Pourquoi alors tant d'Autrichiens sont-ils favorables à la liberté des marchés si l'économie autrichienne, en soi, est une série d'affirmations sur le fonctionnement des marchés et des économies ? Je pense que la réponse à cette question est à peu près la suivante. Si ce que disent les Autrichiens sur le fonctionnement des marchés est vrai, et s'il est vrai, par exemple, que nous avons besoin de la propriété privée et des biens d'équipement pour pouvoir allouer ces biens efficacement, alors si l'on veut vivre dans un monde prospère et pacifique où les gens coopèrent les uns avec les autres, où les moins bien lotis d'entre nous s'en sortent le mieux possible, alors on voudra adopter ces institutions du marché libre comme moyen d'arriver à ces résultats.

L'économie autrichienne est donc un cadre permettant de comprendre le fonctionnement des marchés. Le type de conclusions politiques libérales classiques et de libre marché que l'on peut tirer de l'économie autrichienne nécessite d'autres arguments, d'autres hypothèses ou d'autres croyances éthiques pour parvenir à ces conclusions. Mais l'économie autrichienne n'est pas une économie de marché. L'économie autrichienne est une série d'affirmations sur le fonctionnement des marchés et des systèmes économiques.